

Textes Utopies

Par Hamid Belgacem

Derrière un cri sourd, les ombres des paroles s'allongent doucement au pied d'un Olivier, frissonnant sous un soleil muet, la lumière des couleurs convulse discrètement, dans un silence impossible à remuer.

À de nombreuses reprises une couturière de la raison, coud avec le fil bleuté du futur, l'espoir amoureux d'opalins horizons.

Rencontre avec un poète égaré dans la chevelure d'une existence bouleversée, elle pousse à écrire le long des visages paysagés...

La nuit cosmique joue du clair-obscur. Dans les nervures d'un pétale de rose pourpre serpente le marbre blanc d'une lune au regard algébrique. Les farfadets en rayures s'extasient c'est l'heure des horizons poétiques.

Ce matin le souffle du mistral compose un chant de bleuets en plein mois d'août, la lumière emmène le ciel vers un désert outre-mer, tranquillement la rocaïlle de ton accent assèche le marécage de mes doutes.

Hormis son aspect coquin le tréfonds de l'âme comprend, l'arc en ciel, 2 nuages, 3 souffles, 4 cochenilles, 5 saveurs, 6 asperges, 7 pierres, 8 roses, 9 univers.

Pis encore, les énormes éléphants de la raison franchissent par une fine passerelle le gouffre abyssal des désirs, ils termineront leur course au rayon poésie.

Du sable au silence, un soupir parcourt un arbre avec une idée de l'infini, la neige embrasse au ralenti l'origine d'un sourire.

Postopie

Par Ann Boinet

Une mésange bleue zinzinulait dans le mûrier au-dessus de lui. Taillé pour que ses branches ploient vers les cueilleurs, elles couvraient Soliès d'un dôme de rameaux nus ; le printemps tout jeune ne les avait pas encore verdies. Il était assis confortablement, sur un banc en fer sculpté par le temps, festonné de bois. Il tippa sur l'icône « play ».

Le gros triangle tatoué sur son poignet muta en un signe égal vertical.

Une voix chaude et androgyne susurra depuis ses dormeuses@ : « Bonjour ! Postopie, voyage en utopie ; humain du passé vs humain du futur. Reconnaitra-t-iel l'utopie dont iel rêvait ! @Kryshia avec vous, pour animer cette table ronde. Salut les Aixaux et les Marsiens qui nous rejoignez et plein de calissouns pour tous les Utopiens qui nous partagent ! Je vous présente nos invités après notre moment chill assuré par @Ouliazé. Elle sera en live au Trolley, ce soir, vingt et une heure. Laissez les limbes du temps vous envahir. On revient tout de suite après ça ! »

Une rythmique tenue par une pluie fine surgit en fondu sur le silence vocal. Mêlée soudain d'une mélodie de courants d'air, les gouttes se firent plus denses. La voix rocailleuse d'Ouliazé coule maintenant sur les notes sifflantes d'Éole. Sa guitare soutient l'harmonie des éléments. On entend ses doigts crépiter sur les cordes.

Soliès se laisse bercer par le flow. Il est dans les paysages de forêt qu'évoque la chanteuse ; il vole au-dessus des nuages avec elle. Il rouvre les yeux sur le dernier silence.

Son regard suit le vol d'une aurore. Insouciant, le papillon butine les monnaies du pape en bordure de la prairie mellifère.

La silhouette fluide d'Ouliazé se lève avec sa guitare et son playson@ en bandoulière. Kryshia reprend le micro dans un pétilllement de bulles qui chatouillent agréablement les lobes de Soliès.

« 13ème édition de notre podcast postopique ! J'accueille Carole, une femme du XXIème siècle. Une proche ascendante cette fois-ci ! Nous sommes le 16 mars 2120, il est treize heures. Nous commémorons le Prélude, jour un de la Révolution Utopique dont nous sommes les enfants. C'est pour entretenir cette Mémoire commune que j'ai convoqué notre arrière-grand-mère pour ainsi dire. Gageons chers auditeurs qu'elle sera aussi surprise de rencontrer nos contemporains qu'Olympe de Gouges le fut de se trouver nez à nez avec Simone Weil, Donna Haraway et Sabrina Calvo, le mois dernier. Bonjour Carole, pouvez-vous vous présenter vous et votre époque en quelques mots :

- Bonjour Atkryshia. Je viens du 20 mars 2020. Vous m'avez contacté en plein confinement. Mon pays, la France, est en guerre contre un virus qui a envahi le monde entier. Pour limiter l'infection, notre gouvernement nous demande de rester chez nous. Je suis enseignante et...

- À côté de moi : @Nélie, taggée urbaniculture, streetart et glanage la plupart du temps. Et à votre droite, @Toussel, taggée ludothèque, fablab et naturopathie, entre autres. Iels répondront à vos questions. Carole détaille ses interlocuteurs. Il est difficile de se faire une idée de la façon dont on s'habille au XXIème en les regardant. Kryshia, coupe iroquoise, est en grenouillère à capuche orange et verte, tricotée. Nélie béate, a une bouille ronde, les yeux bridés, ses cheveux roux un peu fous retenus en chignon. Salopette bordeaux à mille-poches, débardeur rouge et blaser grenat en velours cintrée terminent de brouiller les pistes. Toussel s'impatiente, grand escogriffe aux cheveux poivre et sel tressés sur le côté. Sa longue tunique bleu moiré s'agite sous l'emprise de son genou nerveux.

- Où sommes-nous exactement ? lance-la visiteuse du passé.

- À Aix-en-Provence. Dans le temporium@ de notre cité des sciences. répond l'animatrice.

Tout autour d'eux les murs miroirs de la pièce hexagonale. Au centre, une large table en bois et sur cette table, des micros, le playson@ de Kryshia et un objet : une petite boîte en métal, posée, juste devant elle.

-J'habite aussi Aix-en-Provence ! Est-ce que la ville a beaucoup changé ?

Nélie ravie prend la parole :

- En un siècle, nous avons beaucoup amélioré la santé des paysages et notre taux de Biodiversité est l'un des meilleurs de la biorégion. Le premier levier de transformation ici a été la création d'une urbaniculture communale. Je n'oublie pas pour autant les précurseurs. Vous les avez sans doute

rencontrés en chair et en os ! Ceux d'Aix en Transition ? Chica ?... coupée par Toussel, elle resta quelques instants en suspens.

- La ville fournissait le logement et un salaire en roues à de jeunes archiculteurs et archicultrices, l'ancien nom pour urbanicultor. Ils avaient pour mission de cultiver toutes les zones possibles et imaginables. À part le droit à la fenêtre et au pas de porte que les habitants des logements conservaient, ils avaient tous pouvoir pour transformer le stérile en morceaux d'Éden. L'offre de productions disponibles en roues s'est développée à partir de ces premières Aixaux.

Il avait visiblement fini de faire le savant alors Néliale précisa :

- La ville s'est couverte de treilles. Ensuite sont venus les surtoits, les arbres et les jardins locataires... il reprend la main :

- Ah, et depuis le développement des lignes de téléphériques pour presque toutes les liaisons entre les communes d'Utopie, on a débloqué des plates-bandes centrales dans toutes les rues. Sauf Esquiche-coudes, plaisante Toussel.

Néliale lui lance une œillade réprobatrice.

- Oui, pour répondre à ta question. La ville est plus... végétale. Et puis tout est pensé en boucle. On fonctionne comme les arbres maintenant !

- À quoi elle sert, cette boîte ?

Tous les yeux convergèrent vers le petit cube dont venait de se saisir Carole. Elle joue avec comme avec un stimtoy, la faisant passer entre ses doigts. Les deux invités sont interdits, pétrifiés par la crainte de commettre un impair. Kryshia n'a pas l'air plus à l'aise. Soliès vérifie que la lecture ne s'est pas interrompue car le blanc se prolonge quelques secondes surnuméraires.

- C'est ce qui te permet d'être avec nous, dans cette pièce, avoue l'animatrice, évasive.

- C'est une machine à voyager dans le temps ?

- Cet objet permet de « faire venir » des personnes du passé. Une boîte, une personne ! Tu ne peux pas t'en éloigner sinon la communication avec le passé sera rompue.

Détendue par le déroulé de sa pensée, Kryshia finit de calmer ses craintes en concluant : Tu vois Carole, ce n'est pas réellement une machine à voyager dans le temps. Alors as-tu d'autres questions sur notre Utopie.

- Est-ce que je pourrais visiter autre chose que cette pièce ?

- Il n'est pas prévu que tu puisses sortir du temporium@... C'est une question d'éthique. Mais nous sommes là pour contenter ta curiosité, tu en garderas tous tes souvenirs.

Carole fit la moue mais se ravisa vite, lâcha l'objet qui les mettait mal à l'aise et revint aux sujets qui les intéressaient :

- Et maintenant, vous échangez tout en roues ?

Toussel se sentit investi :

- Plus tout à fait. On valide les services qu'on consomme auprès de ceux qui nous les fournissent.

Ensuite des algorithmes d'équité traitent les données collectées par le serveur local pour que chacun ait un retour concernant son impact sur l'équilibre commun. Nous avons toujours la roue, elle sert surtout à échanger avec les communes qui fonctionnent toujours avec les monnaies.

- Toutes les communes ne fonctionnent pas de la même façon ?

- Non, le réseau Utopie est un système comparable aux cités grecques du Vème siècle avant JC. On a tous eu des chemins très différents cependant la plate-forme d'utopie aide les personnes à transitionner vers des communes qui auraient besoin de leurs # ou utiliser les @ mis en commun.

- D'ailleurs, je pensais inviter Platon le mois prochain, se précipite d'ajouter leur hôte.

Une porte s'entrebâilla derrière Carole. Regardant fixement devant elle dans le miroir, elle vit un jeune homme fluët en chemise et pantalon rouge faire un clap vertical des mains à Kryshia, tête penchée, langue de pendu sortie sur le côté.

Dans cette métaphore non-verbale Carole sentit une forme d'urgence mortelle lui fouailler les entrailles. Elle pressa ce qu'elle pressentait être sa dernière question.

- C'est quoi exactement, les « Ats » ?

Une tête dodelinante de jeune fille à couettes Fifi Brin d'acier apparut derrière l'épaule du premier importun pour soupirer de plus belle. Kryshia ne prête plus attention à Carole.

- Chers Postopiens, l'émission se termine. Je vous retrouve le mois prochain avec de nouvelles personnalités exhumées de notre passé : Platon vs Mirabeau ! Hey, tu ne peux-pas...

Kryshia avait lancé le générique de fin. Soliès éteint ses dormeuses@ et active les semellelastics@ sous ses chaussures. Ce qu'il avait espéré depuis le premier podcast est en train d'arriver.

Carole s'était emparée du petit cube qu'elle avait délaissé pour endormir la vigilance des Aixaux. Elle avait bousculé le garçon et la fille, puis leur petite équipe encarnavalée, dress-code Moyen-Âge New-Age.

Elle court dans un couloir overtaggé de couleurs fluos. Elle dévale des escaliers. Déboule par une porte coupe-feu sur un petit chemin de terre. Coincée entre deux haies touffues, elle s'octroie quelques secondes d'analyse. Au-delà des ronces mûriers, une forêt, des chênes. Elle file droit, toutes voiles dehors. Au loin, elle entend Kryshia crier son prénom et des menaces déjà inintelligibles. Le chemin se divise, fourches et pattes de canard. Régulièrement, son œil est attiré par de petits panneaux imprimés de QR colorés. La haie s'ouvre de loin en loin puis de plus en plus fréquemment sur des sentiers étroits qui s'insinuent entre les arbres dans des sous-bois de cistes, de bruyères et d'asparagus.

Au sortir d'un de ces sentiers elle croise un groupe d'enfants. Ils sont pieds et torses nus, tout ruisselants. Un homme vient à sa rencontre, rapide comme le vent, il aspire la distance qui les sépare à une vitesse prodigieuse. Absorbée par ce loop étrange, elle reste figée. Sobrement habillé d'un tee-shirt et d'un pantalon en lin écru, il tape ses talons ensemble quand il s'arrête et lui fait une révérence :

-Carole ? Elle opine alors il poursuit. Soliès, pour vous guider. J'écoute Postopie assidûment. J'attends une audace de ce genre depuis la première émission ! Vous n'êtes pas la première réfugiée temporelle... mais vous êtes la première que je rencontre en vrai. Venez.

- Comment saviez-vous où me trouver ?

-Je n'habite pas loin et puis j'ai lu votre Utopie, celle que vous écrirez, pour la Méjanès. Je ne m'étais pas reconnu jusqu'à tout à l'heure. On peut la lire ici.

Il lui pointait du doigt un des QR gravés sur le panneau au-dessus d'eux. Éberluée, elle lui tendit le petit cube. Il le reçut cérémonieusement des deux mains. D'une voix blanche, comme pour elle-même, elle murmure :

- Je crois qu'il faut que je rentre alors. Merci...

Elle s'éloigne et disparaît.

Fable à la manière de Jean de La Fontaine
Histoire du Coronovarius (et ses effets bons et moins bons)
Par Maurice Bonot

Un mal a répandu sa terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa sur la terre,
Pour frapper les hommes toujours en guerre
Les punir de leur arrogance,
Et de leur sotte puissance.
Le coronavirus, c'était son nom,
Affligea la Chine tout de bon,
Laquelle de toute son ardeur
Crâna puis céda à la peur.
Elle cessa toutes ses activités
À Wuhan et bientôt dans les autres cités,
Tous ses habitants étaient confinés.
Et le reste du monde sidéré,
Regardait ce phénomène, avec anxiété,
En se disant que la Chine méritait
Ce fléau, qu'elle était coupable
D'avoir créé et répandu ce mal
Au niveau international,
On la traitait même d'irresponsable.
En effet le coronavirus avait prospéré
Et affecté aussi les pays occidentaux.
L'Europe tout entière était touchée
Et chacun improvisait un scénario
Au lieu de se consulter rapidement
Et mettre en place un bon plan
Chaque État avait sa solution
Et assurait qu'elle était la meilleure
Au mépris de toute concertation
Et de notre plus grand malheur.
L'Italie, l'Espagne en premier
Allaient être contaminées
Et connaître une très forte mortalité,
Manquant de matériel et d'infirmiers.
Leurs populations étaient paniquées,
Pour finalement être confinées.
La France fière et triomphante
Était certaine de s'en tirer vivante,
Grâce à sa médecine compétente
À la différence des autres nations touchées,
Moins bien dotées comme chacun sait
Pour endiguer cette adversité.
Toutefois, manquant de masques et des lits
La France face à ses pénuries,
Infortunée et prétentieuse
Finit un peu piteuse,
Par accepter comme un Dandin
À l'exemple de ses voisins

Que le virus était très virulent
Et qu'il convenait d'adopter le confinement.
Cependant avant de prendre cette sage décision,
Elle décida curieusement de maintenir les élections.
Allez savoir pourquoi un tel choix ?
C'est vrai que la politique est dictée par le Roi
Qui voulait aussi être de la médecine le Parangon
Alors qu'ici il n'était en réalité que Mr Purgon,
Capable de vous faire mourir,
Sans que ses remèdes puissent vous faire vivre.

La morale
De cette histoire non achevée
Est qu'en tout malheur, il y a du bon.
Notre planète jusqu'à présent sacrifiée,
A connu une nette amélioration.
Fortement dégradée, souillée, polluée,
Avec le calme du monde imposé,
Elle a retrouvé la paix et la sérénité,
Et l'air irrespirable a pu être respiré.
Les villes grouillantes ont cessé d'hurler
La nature renaquit de cette somnolence intimée.
Des sources cachées on perçut le son de leur gaieté.
Le silence domina les cités fatiguées.
Le créateur en bon écologiste a su faire
Ce que ses créatures n'ont jamais pu réaliser
À savoir imposer une nouvelle atmosphère
À des êtres vivants complètement inanimés,
Bref à mettre en œuvre une nécessaire écologie
Toujours désirée mais jamais accomplie.
Mais attention aux requins et loups de la finance
Qui restent aux aguets en permanence,
Qui profitent des moindres défaillances
Pour se jeter sur leurs proies sans défense,
Comme des gloutons féroces, pour satisfaire leur appétit
Et engranger sans conscience d'énormes profits
Au détriment de la terre et de toute vie ...
*Un jour peut-être un céleste courroux
Leur rappellera combien ils sont fous
Que cette leçon soit retenue,
Et que cette histoire vécue
Ouvre notre cœur et notre esprit vers les cieux
Pour que l'amour entre les hommes soit plus contagieux
Et que de la nature et de l'environnement l'on soit plus respectueux*

Imaginons les livres seraient...
Par Nicolas Boullier

Imaginons ceci : Les livres seraient des humains organisés en tribus. Ici les romans, là les essais et les ouvrages scientifiques, ailleurs, les albums de BD ...

Personne ne se mélange, personne ne bouge. L'ordre règne. Chacun est rangé, aligné alphabétiquement sur son étagère et possède sa propre identité : son numéro, son auteur. En y pensant, n'est-ce pas là une forme particulière de confinement ?

Que dire des vieux ouvrages rares et précieux, objets de toutes les sollicitudes ? L'humidité et la température sont contrôlées vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Des mains gantées de blanc pourront seules tourner les pages fragiles pour quelques instant sorties de l'ombre...

Mais un livre confiné est un livre muet. Il ne parle pas. Ses mots ne résonnent pas. Seul le désir irrépressible du lecteur lui donnera la parole. Lui seul saura le réveiller, l'écouter. Alors, le livre devient passeur de pensées croisées : celle de l'auteur, celle du lecteur. Instants magiques et merveilleux. Les enfants effrayés ne s'y trompent pas lorsque Barbe bleue ou les trois petits cochons font irruption dans leur existence.

Nous pourrions parler du confinement de l'auteur, de l'écrivain. Paradoxalement, il faut s'extraire du monde, s'en décoller pour en décrire les volutes invisibles, les sentiments cachés, les lois physiques ... Bref, pour voir le train, il faut descendre du train.

Le livre c'est de l'humain entre les lignes. Nous ne sommes plus seuls, nous partageons ensemble. Le livre a encore son mot à dire, et il le prouve en ce temps de confinement forcé. Parcourir un livre, c'est rompre l'isolement de l'auteur, du livre et du lecteur.

De livre à livre il n'y a qu'une lettre qui change et ça change tout.

Même sur une île déserte prenez un livre ça ouvrira l'horizon et, à défaut d'y croiser Vendredi, vous y trouverez toujours un point de fuite.

Le rêve de Fleur

Par Élodie Brisson-Vivien

Ce matin-là, l'aube profilait le joli bout de son nez. Après une nuit plongée dans ses rêves d'aventures, Fleur se leva du lit, s'étira de long en large et ouvrit la fenêtre pour saluer ce nouveau jour. Déjà l'air printanier dévoilait sa partition avec l'orchestre des belles plumes.

Fleur se parlait à voix basse, elle n'avait pas une minute à perdre. Elle était encore à mi-chemin entre la réalité et le rêve qui s'estompait doucement sous les premiers rayons du jour naissant.

« Vite, vite, il faut que je dessine la carte de cette île, elle est encore dans ma tête ».

Elle regarda Pierre, son compagnon de toujours, celui qui lui prenait la main quand elle perdait pied entre ses rêves et la réalité, quand les utopies prenaient vie aux heures de pointe, ces heures insaisissables que Fleur redoutait. Avec le temps, elle avait appris à composer avec ces instants fragiles. Un peu aussi, comme pour conjurer le sort, vous voyez ! Pour éloigner la douleur, un temps, puis deux, voire pour toujours. Fleur vivait avec des épines qui la blessaient, des épines avec un nom tout bizarre !

Même elle ne s'en souvenait qu'une fois sur deux et ça l'arrangeait bien. Elle préférait regarder les nuages et imaginer des histoires.

Voilà, dans la réalité de Fleur, les utopies sont vitales, elles sont un refuge chaud, confortable et moelleux. Elles lui enlèvent toutes ses peines, le temps d'un voyage sur son île à bord de ses nuages animaux. Ces rêves, elle les dessine avec son cœur.

Fleur embrassa Pierre avec tendresse et lui prit la main. « J'y suis retournée Pierre, cette fois-ci c'est encore plus réel, je peux encore sentir les odeurs de ces horizons colorés. Je t'appelais, tu étais trop loin. Tu ne m'as pas entendue ? Mais là, ça y est, j'ai la carte ». Elle désigna son cœur et ses mains : « Je vais la dessiner cette carte, tu verras ce sera beau ! ».

Pierre était un garçon calme, doux, tendre et son amour pour Fleur naissait chaque jour comme si c'était le premier. Il avait la patience des grands arbres, ceux qui passent toutes les saisons en nous offrant le meilleur. C'est cela que Fleur aimait chez Pierre, sa grandeur, son calme, sa douceur et sa patience.

« Veux-tu un café mon amour ? » demanda Pierre.

« Oui, un café et je pose ma plume sur le papier. Oh Pierre, ça va être bon, nous allons y aller ensemble sur cette île ».

L'île de Fleur se dessinait trait après trait, le bleu et l'or commençaient à esquisser les contours. Imaginez un peu l'envers à l'endroit, le haut en bas et la vie qui vole aux éclats. Un espace où tout s'échappe, où rien ne s'attrape, où, tout passe paisiblement, tranquillement. Une île magique, presque irréelle.

Sur cette île, Fleur avait rencontré un espace vierge qui lui avait soufflé, il y a bien longtemps, une jolie histoire de la vie, une fabuleuse histoire sur le temps.

Le temps qui s'échappe, qui ne s'attrape pas, qui nous confie ses histoires, nous offre la possibilité d'inventer, créer, réparer, consolider, d'aimer plus que tout et de transmettre l'amour pour la vie.

Fleur passait des heures à regarder glisser les ailes de ses amis aux grandes plumes sur les courants d'air, elle aimait les nacrés des écailles multicolores sur et sous l'eau.

Quand elle revenait de son île magique, elle se disait que l'humanité vivait sur le socle fragile de la vie, avec une terre miracle en héritage. Une humanité qui n'en prenait pas grand soin.

Elle aimait rêver ses histoires du bon sens avec le cœur, un temps magique de la métamorphose où toutes ses épines tombaient.

Un rêve qui s'étend à la naissance du petit matin. « Tout est possible », dit Fleur à Pierre.

Pierre savait que sa distraite aimait par-dessus tout la beauté du monde et qu'elle avait choisi de passer du temps pour la vie, pour le rêve, pour sa réalité.

Elle parlait aux oiseaux et souvent, prenait le large en disparaissant au loin dans les divines

ondulations. Fleur changeait le temps, elle l'exilait hors de la réalité en lui confiant ses secrets. Et, chaque nuit quand elle s'endormait, elle rejoignait ses utopies. La nuit dorée par les rayons de lune la transportait sur l'immensité des espoirs. « Voilà Pierre, nous y sommes ». Pierre avait les yeux qui brillaient, il leva Fleur au ciel. « Allons-y mon amour, ne perdons pas de temps, l'île nous attend. Les grands espoirs de nos cœurs aimants vont construire un monde où les plumes, les écailles et les hommes vivront en harmonie. Un monde de poésie où la musique jouera de belles symphonies, où nos corps danseront avec les feuilles au vent et nos voix chanteront l'amour. Tu verras Fleur, ce sera bien. Viens dans mes bras ! ».

Die Fata Morganas sind nicht mehr
Par Paul Carencio

Elles se sont de nouveau transformées en formules
qui se bruissent de cime à cime parmi les réseaux persistants

nos contes nourrissent à la racine, d'amour, de vie
essaient à travers tous les espaces libres
dans leur profusion de formes nous reconnaissons
la même note la même pulsation de joie

Loque nos une a la vida

Nous le cherchons nous le chérissons
Nous le rêvons
Le tenons précieusement à disposition de ceux
Qui feront refleurir le printemps

UTOPIE

(Chronique d'un futur possible)

Par Françoise Duplessy

Soyons réalistes ! Rêvons ! Vivons nos rêves !

Pourquoi ne pas croire à un monde meilleur, né des leçons de la crise du Covid 19 et d'initiatives positives qu'elle a engendrées ? Que d'inventions, de solidarité, d'entraide et de chaleur humaine à distance !

En cherchant les multiples causes et éléments favorables à la naissance et diffusion du virus, nous arrivons à une pelote dont tous les fils tressés donnent l'image de notre monde moderne. "*Post-moderne*", comme d'aucuns se gargarisent !

Globalisation, recherche du profit, massacre de l'environnement, crise climatique, disparition d'espèces végétales et animales, malbouffe, comportement d'enfants gâtés où le "*Tout, tout de suite !*" atteint (*impacte*, comme on nous apprend à dire) tous les domaines. On a détruit les forêts, comblé les vallées, noyé les gorges et les ravins, couvert torrents et ruisseaux, détourné les rivières, tué les mangroves, asséché les marais... On bourre les animaux d'élevage d'antibiotiques, on les considère uniquement comme source de bénéfices, et non comme des êtres vivants sensibles, on violente la nature, on introduit des gènes d'espèces animales des mers froides dans le génome des tomates pour qu'elles résistent aux longs voyages et au gel... J'en passe, et des pires !

On joue à l'apprenti sorcier.

Tant de déséquilibres font tanguer la planète, tant d'offenses à l'ordre naturel le perturbent en profondeur, tant d'atteintes à la vie blessent le monde vivant.

Des sanctuaires naturels fragiles, des zones soi-disant "protégées", des merveilles du monde, déserts, montagnes, îles vierges et mers encore inviolées, zones polaires si délicates subissent l'afflux de foules de gens qui, sous prétexte de démocratisation du tourisme, mal préparés, mal éduqués, souvent troupeau sans vraie curiosité, appareil photo ou caméra en mains, gomme à mâcher en bouche, laissent leurs débris sur toute la terre et leurs déchets dans les océans... Ils déambulent ou crapahutent pour dire "j'ai fait le Kenya", ou "Venise", "le Caire et l'Égypte", "l'Île Maurice" et "les Seychelles"... "Safaris", voyages de "découvertes", "explorations", "espaces sauvages", "populations traditionnelles", vantés par les agences de voyages, immeubles flottants où sont déplacés tant de corps qui veulent jouir de l'inconnu dont tout le monde parle et de lieux secrets pleins de visiteurs ! Jamais, le sujet de bac donné il y a plus de 30 ans un jour où je le surveillais, "*le tourisme, une rencontre manquée*", n'a été si vrai.

Tourisme de masse : il faut que tout soit accessible, facilement, à tout le monde ! Alors que le beau se mérite, que l'exceptionnel devrait demander un réel effort et que le voyage est d'abord dans sa préparation ; on s'entraîne le corps et l'esprit, on se renseigne sur les coutumes et la langue, on choisit. On se cultive, comme on le fait d'un terrain qu'on épierre, arrose, amende et soigne avec amour avant qu'il devienne jardin.

Pourquoi tout le monde devrait-il pouvoir aller partout ? Pourquoi chacun devrait-il goûter chez lui toutes les denrées de la planète ? Pourquoi l'homme devrait-il mettre le pied partout sur terre, sur la lune, bientôt sur Mars ? On dresse des listes d'attente pour des voyages en orbite, on propose des visites de futures stations spatiales touristiques ou de mondes qui seront construits sous la mer... Stop !

Inventons des lendemains simples. Un monde où chacun, dans son environnement naturel et humain, cherche à vivre le plus sobrement possible, redécouvrant l'essentiel, la vie de relations, les joies de la famille, le goût de l'étude et de l'effort, le travail - loisir : coudre, jardiner, bricoler, peindre et faire de la poterie, cuisiner et jouer avec les mots, apprendre une langue, une science...

Quel bonheur qu'une eau fraîche buée dans la campagne, un rayon de soleil sur une pivoine, une libellule argentée qui danse, contempler les bourgeons qui enflent jour après jour, les insectes qui vivent leur vie, et les petits animaux de nos contrées ! Nos enfants connaissent zèbres, éléphants et gnous, pas les écureuils ni les renards ! Ils vont au zoo voir les derniers gorilles, les animaux sauvages

enfermés et privés de leurs espaces d'origine : amenons-les sur place rencontrer ânes et chèvres, agneaux et marmottes !

Assez de cirques avec les animaux d'ailleurs, malheureux et neurasthéniques, de marinas avec des orques et dauphins arrachés à leur immensité océanique, d'aquariums pleins de poissons exotiques crevant l'un après l'autre, aussitôt remplacés. Après le dessin animé "Némo", ruée sur les poissons clowns, quasi hécatombe, chacun voulait le sien !

Allons vers la qualité de la vie et ne cherchons pas forcément le niveau de vie supérieur à nos besoins !

Mangeons sain et naturel. Le maximum de denrées que l'on trouve assez près. Des produits non trafiqués (il doit en rester) et provenant d'agriculteurs responsables qui peuvent utiliser à leur guise leur purin d'orties et des graines produites sur place et cultivées selon une méthode de production raisonnée. Des produits animaux venant d'élevages où les bêtes sont heureuses, où le lait est partagé avec le veau ou le chevreau, où on n'éloigne pas la truie de ses enfants ! Connaissez-vous l'origine de l'expression "*crier comme une vache et pleurer comme un veau*" ? Pour vendre le lait, quelques jours après sa naissance, on sépare le bébé de sa mère. Alors ils expriment leur douleur, leur peine !

Arrêtons le massacre, les poussins vivants passant au broyeur, les poules à qui on époinète le bec, les animaux se reproduisant en cage étroite, les porcelets que l'on châtre à vif, à qui l'on coupe leur petite queue en tire-bouchon pour éviter qu'ils se la mordent entre eux, stressés par l'enfermement, et un élevage sur béton contre nature. Et, vite, la fin des abattoirs dans leur horreur actuelle, des longs transports d'animaux, souvent sans en prendre soin, des massacres !

Respectons la nature, sauvage ou domestiquée. Respectons les beautés construites par nos ancêtres, respectons nos voisins, et nos concitoyens, les gens d'ailleurs et les gens d'ici !

Ayons du respect pour nous-mêmes !

Exigeons la fin de ce monde et cessons de bramer "*On n'arrête pas le progrès*" ! Quel progrès ? Bien sûr, il y en a ! Ne demandons pas de retourner à la préhistoire ou avant la Révolution, choisissons notre progrès. Oui, changeons, on peut le faire, c'est encore possible. Et c'est indispensable ! Et c'est urgent !

Si cette pandémie meurtrière peut servir à quelque chose, si les sacrifices des soignants et les efforts des confinés, le courage des travailleurs, doivent trouver une ultime utilité, c'est dans l'avènement de ce monde nouveau, à l'échelle humaine, respectant l'Homme et la nature.

Il faut être réalistes : il nous faut changer le monde, changer de vie, changer notre vie !

Ne plus accepter n'importe quoi, ne plus obéir aux slogans publicitaires ou politiques, penser par soi-même, prendre sa vie en mains, la vivre sans bousculer, ruiner, ou gêner la vie des autres, fussent-ils de l'autre côté du globe !

Voir à quel point cette période terrible a pu nous modifier, nous rendre créatifs, réactifs, nous amener à réfléchir sur l'essentiel et à formuler des engagements, des promesses, des décisions de non-retour...

Inventons le monde, nous entrons dans le futur ! S'il n'y a pas un "avant" et un "après Covid 19", c'est à désespérer de l'Homme et préparer l'apocalypse. C'est rater la dernière occasion de vivre en paix.

Créons "l'impossible"

Et agissons, espérons, parions pour que "UTOPIE" devienne une vertu, un compliment, un projet de vie positive. Et non plus un terme ironique, synonyme de doux rêve irréalisable.

Utopie

Par Christiane Fantauzzo

Il y a peu, le mot utopie était presque une insulte, ça ne méritait même pas une écoute attentive, les sachant balayaient d'un claquement sec « Mais c'est le monde des Bisounours! C'est une Utopie ». Il n'y avait rien à rajouter, rien à écouter, rien à discuter, rien à argumenter.

« Tu rêves, on n'a pas d'argent pour ça ! »

Depuis 2008, j'ai compris que cet argument qui me laissait sans voix et contre lequel j'essayai d'argumenter, n'était pas valable. De l'argent, il y en a eu pour sauver le système financier. Mais il semble que les sachant, les personnes qu'on paie très cher car ils sont intelligents ne l'avaient pas encore compris. J'espère que la catastrophe que nous vivons aujourd'hui leur a permis une autocritique et qu'ils auront compris comme moi que le problème d'argent était mal posé.

Aujourd'hui, on a trouvé de l'argent pour sauver des vies, pour soutenir l'économie, pour rattraper le temps perdu et pourtant le temps ne se rattrape jamais.

Alors, c'est le moment d'être utopique, de rêver et de choisir dans quel monde on veut vivre. C'est le moment d'anticiper, de prendre de l'avance. Devant une proposition politique, il faut se poser la question, est-ce que c'est bien, est-ce que c'est dans ce monde-là que je veux vivre ? Et choisir et trouver l'argent car il y en a quand on est vraiment motivé. C'est qu'on a appris en 2008 et en 2020.

Comme cette question est complexe, il est temps de rêver.

Je veux partager ce rêve que je fais depuis près de 40 ans J'en ai parlé parfois autour de moi mais ce n'était pas le temps et j'ai eu les réponses déjà citées plus haut.

Mon rêve, mon utopie concerne les enfants, ces petits êtres mi animal, mi humain, qui vont devenir les adultes de demain. **Je veux vivre dans un monde où tous les enfants mangent à leur faim** en France déjà et bientôt dans le monde.

Est-ce que cela serait bien ?

Je crois pouvoir dire que tout le monde répond « **OUI** » à cette question sans couleur politique sans différence d'âge et de milieu social.

On ne devrait pas avoir besoin de plus et prendre la décision, malgré tout voici une partie des bienfaits d'une telle réforme.

Je veux des cantines où des cuisiniers préparent de bons repas avec des produits frais, appétissants et gratuits. Je veux **des cantines gratuites pour tous les enfants. Et le tous est très important, c'est le plus important**, les enfants ne veulent pas la charité et on ne doit pas les mettre dans des situations d'assistés.

Pourquoi pour tous ?

Parce que :

- je veux leur apprendre en même temps l'égalité
- Je veux leur apprendre qu'ils valent la peine qu'on dépense de l'argent pour eux.
- Je veux leur apprendre qu'on les aime
- Je veux leur apprendre qu'on croie en eux
- Je veux leur apprendre les règles d'hygiène, les rudiments de nutrition, leur faire découvrir les bonnes choses pour la santé
- Je veux qu'ils viennent à l'école en étant heureux, qu'ils vivent le bonheur de partager un bon moment autour d'un vrai repas

Les conséquences de cette cantine gratuite pour tous seront :

- Moins d'absentéisme
- Moins d'agressivité
- Des enfants en meilleures santé, moins d'obésité
- Une meilleure attention, on écoute mieux le ventre plein mais aussi lorsque l'on est apaisé
- Le sentiment que tous les enfants sont égaux

Parmi, les enfants des quartiers dits sensibles, il y a beaucoup d'enfants qui ont faim. Mais ils ont aussi faim d'espoir et d'amour, il faut que les clubs sportifs aillent dans ces quartiers et proposent des activités mais aussi les clubs de peinture, de théâtre. Quelques-uns sont sortis de l'anonymat et quel bonheur d'avoir des Djamel Debouze, des Zidane, Mbapé, des Omar SY, etc... il y en a beaucoup plus dans ces quartiers, beaucoup à qui on ne propose rien qui s'ennuient et tombent dans la délinquance et alors cela coute très très cher mais c'est trop tard.

Lorsqu'on respecte les enfants qu'on leur donne la priorité sur tout, la nature trouve sa place aussi car on a fait un grand pas vers la compréhension de ce qui est réellement important.

Tomate-cerise

Par Patrick Génin

Je suis une tomate-cerise. Et j'ai un problème.

Oh je suis jolie, bien rouge et ronde, accrochée à une petite branche verte.

Mais je suis mal dans ma peau et dans ma tête, de plus en plus mal. Certains jours, je me sens tomate, à d'autres moments c'est plutôt cerise, mais jamais les deux à la fois, et cette dualité devient invivable. Je somatise, ces contrariétés me fripent, je deviens laide. J'en ai parlé à des voisines, noires de Crimée, cornues de Andes et roses de Berne, qui semblaient bien assumer leur identité, mais m'ont dit comprendre mon mal-être existentiel.

Mon amie tomate cœur-de-bœuf m'a conseillé de consulter un psy.

Le jour même, j'étais dans le cabinet de l'analyste. C'était une femme, qui m'a contemplée, puis a murmuré en levant les sourcils « Je vous écoute ».

J'ai résumé en quelques mots l'objet de ma visite. Elle a repris : « Schizophrénie ? Dédoublage de personnalité ?... Bon, on va voir ce qu'on peut faire. Décrivez-moi vos soucis ».

Elle m'a posée sur son bureau et j'ai essayé de m'exprimer posément.

- Voilà, docteur, suis-je tomate ou cerise ? Ou les deux ? C'est important car dans un cas je suis un fruit dans l'autre un légume. Selon la réponse, mon destin ne peut être le même
- Mais vous, qu'avez-vous envie d'être ? C'est cela qui compte
- Ah... C'est vrai, je cherche désespérément qui je suis, mais n'ai pas pensé à me demander qui j'aimerais être.
- C'est essentiel, a-t-elle grommelé. Nous touchons aux mécanismes constitutifs de la psyché
- Mais une tomate cerise a-t-elle une psyché ? Ai-je questionné
- Pourquoi pas ? a-t-elle fait distraitement. Un analyste ne doit ostraciser personne

Je commençais à me détendre et je sentais ma peau colorée en devenir lisse et brillante.

Il faisait chaud, la femme a essuyé son front avec un mouchoir blanc, puis a parcouru la pièce du regard.

Elle a souri, m'a regardée, a avancé la main.

Et elle m'a avalée.

Ma dernière pensée a été pour les mots du Président Mao à ses troupes « Restez méfiants ; ne comptez que sur vos propres forces ». Sage maxime...

Dans la salle d'attente, il y avait un chou-fleur, mi-chou mi-fleur donc, qui avait entendu la scène. Il prit la fuite.

On ne sait comment, mais il n'y avait plus personne dans la pièce quand l'analyste est venu chercher le patient suivant.

La thérapeute a haussé les épaules et est sortie de son cabinet, qu'elle a fermé à clé. Sur la porte une plaque indiquait «Dr. Anne-Claire Beck»

Elle pensa à son double prénom et à certaines de ses propres névroses puis s'éloigna, songeuse. Au café du coin, elle commanda un jambon-beurre-pression et, selon un vieux rite établi entre eux, le serveur lui lança d'une voix forte et joyeuse « Ca roule, docteur ! Alors aujourd'hui, c'est Anne qui peine ou Claire qui rit ? » Et ils en sourirent. Quand la bière arriva sur le comptoir, elle trempa ses lèvres dans la mousse, qui dessina une fine moustache blanche sous son nez, et questionna « vous auriez aussi quelques tomates-cerises ? ».

Ballade autour d'une balade en Utopie

Par Marie-Hélène Gilanton

Légère, légère je glisse sur une barque d'émeraude. Le soleil vient de se coucher, il brille dans la nuit. Face à moi-même, je me regarde au fond des yeux et je vois une île sauvage, battue par les vents. J'avance. Une source claire murmure une berceuse. Au pied d'un chêne, une maison de velours parme. J'entre. Les murs m'accueillent, ils sourient tendrement. Un lit de parfum me tend ses draps capiteux. Refuge.

Le jour se couche et je me lève vaporeuse de bien-être. Face à moi, sur la colline baignée de rosée, un village encastré dans la paroi satinée. Je m'approche en suivant les méandres du serpent de nacre qui se déroule sous mes pas. Les arbres aux feuilles d'or frémissent sous le souffle d'une brise tiède. Au détour d'un rocher d'émeraude, je découvre un vaste marché qui s'étire. Sur les étals, les bleus, les ocres, les roses, les mauves se côtoient, emplissant l'air de parfums inconnus. J'avance, je tends la main et l'image change ; charme étrange. Le ciel est à mes pieds ; je marche sur les étoiles. Je lève la tête, une ville est suspendue par ses fondations. On dirait un puzzle ; de petits blocs séparés par des cicatrices tantôt noires, tantôt vertes. Je ris et mon rire se répand allumant des kyrielles de guirlandes scintillantes d'eau pure. J'avance encore, la tête en l'air et je m'émerveille d'un ciel vert parc léger de tout nuage. Les arbres me tendent leurs bras de fleurs printanières ; c'est doux. Non loin, un petit étang joue les miroirs. S'y reflètent des lignes électriques formant des portées où des notes d'hirondelles se posent au rythme d'un envoûtant musicien invisible. Noire, blanche, noire, croche. Silence. Alors que j'ai baissé les yeux juste quelques secondes de torticolis, le paysage s'est modifié. J'escalade les étoiles pour m'approcher. Les blocs ont disparu, ne restent que des dômes roses entourés d'esplanades de marbre blanc piquetées de fontaines. Ces façades des maisons circulaires, pailletées d'écailles, captent les rayons solaires. Les véhicules en forme de corolles laissent derrière eux une fragrance citronnée. Des enfants aux sourires de coquelicots froissés jouent avec des papillons géants entre les rires tendres et rassurants de leurs parents. Après journée sereine au fil du temps qui ruisselle léger de tout souci, de toute incohérence. Un monde apaisé semble s'éveiller. Une phrase souvenir de lecture, dont ma mémoire s'est souvent délectée, surgit dans mon esprit : « le rêveur nourrit le monde futur de ses rêves. »

Après un long endormissement peuplé de cauchemars, de violence et de profits, de misère et d'impuissance, de guerres et d'injustices, ce mauvais rêve pourrait-il se retrouver balayé par les cristaux de ces rires enfantins ?

À nous, rêveurs...d'en décider !

L'Étincelle d'une utopie

Par Valérie Gillard

Sel venu d'un pays inconnu,
bienfait revigorant,
champ libre aux possibles,
cœur ouvert aux autres,
candeur sereine,
amour inconditionnel envers la vie,
pouvoir d'un sourire offert,
énergie contagieuse,
l'utopie peut être tous ces états-là
mais jamais une île aux rêves échoués

L'UTOPIE REJETÉE

L'utopie, personne n'y croit, personne n'en veut comme si l'on était sorti de soi
pourtant cela pourrait être juste une perception ainsi nommée
par quelques-uns
au moment où
ceux-là même se frôlent à cette envie tenace
d'idéal non réalisée jusque-là,
proche de l'illumination ?

L'UTOPIE OUTIL

L'utopie ne serait-elle pas le rêve éveillé
d'un meilleur collectif
osé être émit
et partagé ?
Ne serait-elle pas tout simplement
notre réponse au sans issue ?
N'incarnerait-elle pas la genèse
de l'énergie
nécessaire
à sortir de situations stériles ?
Et si l'Utopie c'était le pouvoir
du renouveau
tel le miracle
du printemps
où tout renaît
en s'adaptant
toujours,
encore et encore
à la situation présente,
éternel résultat du passé.

AUJOURD'HUI C'EST L'UTOPIE

Qui aurait cru qu'il vivrait une période mondiale de confinement
à part quelques instants
en voyage
à bord de lectures
de science-fiction ?
Notre présent n'aurait-il pas un certain goût de dystopie,

en maintenant
le fonctionnement précédent ?

Qui est réellement prêt au changement ?
qui est prêt à sacrifier ce qu'il était,
ce qu'il avait hier
pour l'inconnu de demain ?
Qui ?
Ceux qui n'ont plus rien à perdre ?
Ceux qui sont libres, imparfaits et heureux ?

Mondialement le processus est arrêté
aujourd'hui
avec pour témoin les étoiles et vieille lune

Allons-nous vivre la décadence de cette splendeur
ou
saurons-nous coûte que coûte nous réinventer ?

Y avoir recourt
à l'utopie,
y croire
car son existence semble faire partie de l'élan
au tout début d'un projet
de cette confiance en soi
et nous le savons bien,
au final
il n'en est si peu irréaliste
mais novateur
et porte en lui,
en nous
l'expérience humaine,
salutaire
si collective !

De quoi avons-nous peur ?
Quels sont nos besoins ?

L'utopie n'est-elle pas l'étincelle qui nous relie
à nous
jusqu'aux chemins parfumés d'audace ?
N'en chantent-ils pas le bonheur d'être soi ?
Offert aux autres ?
Présent à la vie ?

Just a dream
Par Hélène Guidi

C'est drôle, dans mon pays de rêves,
On crie Vive le Roi, et Louis XVI remonte sur le trône.
Sa tête tremble un peu, il sourit
En regardant *Le petit prince* de Saint Exupéry,
Et la bibliothèque Méjanes rouvre ses portes.

Dans mon pays de rêves,
Il n'y a plus de gilets jaunes, plus d'uniformes
il y a des cerisiers à la place des feux tricolores
Fleurs blanches : je passe
Fruits rouges : je stoppe.

Dans mon pays de rêves,
Tu sors de ton silence, la mort n'existe pas
Do ré mi fa sol la si do.
C'est quoi cet arc-en-ciel de notes ?

Dans mon pays de rêves,
Il n'y a plus d'accents circonflexes,
Juste des chapeaux chinois.
Finie la ponctuation
Le monde est un gigantesque point d'exclamation.

Dans mon pays de rêves,
Les oranges sont carrées et les citrons rectangulaires
Ca fait des cocktails géométriques
Plus besoin d'aller à l'école.

Dans mon pays de rêves,
Mon voisin a un petit vélo dans le crâne
Et il s'en sert pour arroser les fleurs
C'est vrai, les « maisons closes » ont disparu.

Dans mon pays de rêves,
On fume les cigares et les pissenlits par la racine.
Mais on a les dents blanches, sans nicotine.

Dans mon pays de rêves,
Netflix et Amazon sont confinés dans le ciel
Le matin il fait nuit,
Et la nuit des pluies d'étoiles tombent sur la mer.
Je regarde ce carnaval de lumière.

Dans mon pays de rêves,
Les souris dévorent les chats
Et les ogres n'ont plus de dents.
Les dinosaures ont réapparu, et,
En Ethiopie, Lucy sort de son sommeil.
Il paraît que les anges n'ont plus de sexe.

Dans mon pays de rêve, plus de garde barrières,
Nous avons gagné la guerre.
Et l'on a signé la paix, avec de l'encre de Chine.
Pour l'éternité, pour l'éternité.

Fragments d'utopies

Par Rozenn Guilcher

Il y aura d'autres soleils. D'autres arbres naîtront dans nos yeux. Il y aura d'autres matins. D'autres rues peuplées et criardes. Il y aura d'autres visages inconnus et fugaces. D'autres oiseaux vivront sur d'autres branches. D'autres villes qui seront semblables et transformées. D'autres choses avancées dans le temps et qui habiteront pour nous. Il y aura d'autres naissances et chacun neuf, né à peine aujourd'hui. D'autres hommes les mêmes autres autrement. Il y aura un monde nouveau, une lumière limpide et nettoyée. L'univers se lave et prépare ce que nous attendons. La robe des saisons tourne et se pavane. Dans notre maison, la rivière passe sa langue sur le ciel. Tout est bleu. Tout est habillé de transparence claire. Tout rit. Le monde, le nouveau, attend l'homme, le nouveau. Et c'est bientôt.

Ferme les yeux. Derrière, au fond, une lumière ou des couleurs. Ça dépend des jours. Regarde bien. Derrière, dedans, des paupières de lune. Aurores boréales. Ça chante, ça danse. Ferme les yeux. Attends le ciel étoilé, et il vient. Un bruissement. Écoute. C'est doux, petit et chaud. Un jardin, une plage. Des fils habitent là. Membranes, entrelacs. Particules épousées par d'autres. Quelque chose se tient, se contient, et c'est toi. Quelque chose bat infiniment. Et ça respire. Écoute. Un oiseau migrateur. Une rivière. Le vent froid des cimes. Un rire. Une chanson et une balançoire. La sensation de l'herbe sur les pieds. Une dame de pique. Des voix venues de loin, des voix d'enfants. Un tambour. Un piano aussi. L'odeur de pain chaud. Le bruit de l'eau qui coule. Senteurs de forêt. Ce qui roule sous les pas quand on marche, ce qui craque. Le poids d'une main dans la sienne. Une fleur. La douceur d'une feuille. La chaleur du soleil. Une robe dans le vent. Le murmure du feu. Un corps allongé sous un arbre. Ce que sent le linge propre. Un gâteau au chocolat. Une main dans nos cheveux. La clochette du marchand de glace. Une femme et un homme dans un tableau. Quand on fait du vélo très vite et qu'on sent le vent. Un papillon. La la la, la la la la. Un cimetière champêtre. Courir dans un champ. Rire.

Et tout à coup une conscience claire, brutale. Ce monde, il a besoin de plus d'enfants. Il a besoin de plus de nature. Il a besoin de moins d'argent. Moins d'accumulations, moins de placards remplis. Il a besoin de moins de voitures, vêtements, nourriture, produits. Ce monde a besoin d'un homme à sa taille. Il a besoin de plus de temps pour réfléchir, lire, jouer, apprécier, cuisiner, aimer, comprendre, jardiner, éprouver, rencontrer, prendre conscience, grandir, apprendre, s'émouvoir, évoluer, intérioriser. Ce monde a besoin de lenteur, de relations, de poésie, d'émerveillement, de présence, de respirations, de silence, d'art, d'entraide, de respect, d'affection, de place, d'optimisme, de satisfaction, de bien-être, de joie, d'amour. Ce monde a besoin de moins d'avions, de chaussures, de manteaux, de sacs à mains, de téléphones, de machines à laver, de plastique, de tasses, d'assiette, de tapis.

La quarantaine

Par Jean-Marie Homet

La nuit tombe sur la rade de Brest. C'est le printemps. La ville s'éclaire par étage. Ce sont d'abord les belles maisons du cours Dajot et leur flot lumineux, puis les luminosités atténuées du quartier de Recouvrance tant aimé des matelots. A bord du Richelieu, le vieux cuirassé d'avant-guerre, des centaines de marins, vingt par poste, s'apprêtent à s'endormir. Au début de la nuit, un élève officier du poste C se plaint de violentes douleurs à la tête. Le médecin du bord est appelé. Il est inquiet. Il conduit le jeune malade à l'infirmerie. Il ne revient pas. À l'heure matinale du réveil, peu après le son du clairon, un officier arrive. Il demande à tous les élèves du poste, ils sont 19 puisque l'un des leurs est à l'hôpital, de faire leur sac et de se charger de leur hamac. Ils prennent juste un morceau de pain pour le petit déjeuner et les voilà partis pour embarquer à bord de la chaloupe n°1 du Richelieu. Ils ne savent encore rien. L'embarquement se fait dans le plus grand silence, comme en temps d'exercice. L'embarcation se met en route, le soleil se lève, resplendissant sur la ville et la rade, un petit vent frais débouche du Goulet. La chaloupe arrive le long de La Belle Poule, vieux voilier au nom prestigieux, il rappelle le nom de celui qui ramena les cendres de Napoléon de Sainte Hélène en 1840. C'est alors que l'Officier de garde dit aux jeunes marins « Votre compagnon doit avoir une méningite cérébro- spinale, alors vous allez vivre sur ce bateau, en quarantaine, en attendant les résultats des analyses et la fin du temps de contamination ». Ils se regardent mutuellement, se sourient, pensent secrètement à celles et à ceux qu'ils aiment. La durée du confinement est indéterminée. Ils ne savent rien, si ce n'est qu'ils vont vivre ici, au milieu de la rade de Brest, sur un vieux voilier au mouillage, sentant bon les cordages mouillés, les voiles entassées, le calfatage ancien. Il leur est dit que deux fois par jour une vedette rapide viendrait leur apporter la nourriture, des remèdes et prendre de leurs nouvelles. La chaloupe s'éloigne pour rejoindre le Richelieu. Ils sont 19, sans aucune activité, au beau milieu de la rade, avec pour seuls compagnons les oiseaux de mer, les nuages, le petit clapot si musical sur les flancs du bateau.

Chacun cherche l'emplacement où déposer son sac, où crocher son hamac. Ils essaient de se tenir un peu à distance les uns des autres, craignant que l'un ou l'autre soit porteur de la maladie. Très vite chacun vit cette véritable utopie, une liberté totale sur ce petit îlot qu'est le bateau.

Le premier jour, ils se racontent leur vie, elle n'est pas longue. Ils ont 20 ans et pourtant quelle richesse. Les vies des gens sans importance sont souvent plus merveilleuses que celles des hommes illustres.

Le second jour, une véritable utopie, une vie dont on pourrait rêver et pourtant vraie. Deux fois par jour, la vedette de la marine apporte tous les vivres nécessaires aux repas, d'excellents repas, meilleurs que la manne tombée du ciel et pas même besoin de se baisser pour les ramasser.

Le troisième jour, c'est la libération complète des nécessités quotidiennes. Pas d'eau, pas de lavage, la barbe pousse. On revient aux origines de la vie. Seul le vin rattache encore à la civilisation. Les oiseaux volent dans le ciel. Le temps passe vite.

Le quatrième jour, les cloches sonnent dans le lointain, ce doit être dimanche. Certains se mettent à chanter, d'autres veillent l'horizon. Parfois dans le lointain un bateau quitte le port, un autre y rentre.

Le cinquième jour, l'un se souvient des formules de l'orthodromie et de la loxodromie. Tous se plaisent à calculer les routes et les distances des grandes escales du monde. Ils les imaginent silencieuses, avec des cocotiers, des plages, du soleil, des femmes et des enfants. Ils font le tour du monde en quelques heures.

Le sixième jour, il pleut sur Brest. Chacun récolte un peu d'eau, elle a la saveur du ciel. Certains ont trouvé des lignes avec des hameçons au fond des cales. Ils appâtent avec les restes des repas et ils tentent de pêcher. Ils relâchent leurs prises car il n'est pas possible de faire du feu. De plus ils n'ont besoin de rien, le Commissariat de la marine gâte les naufragés de la méningite.

Le septième jour, le vent s'est levé au cours de la nuit. Les hamacs se balancent. C'est le retour à la petite enfance, aux berceaux. La mer berce. Il est inutile de se lever bonne heure. Il n'y a rien à faire. Le monde n'a plus ni guerre, ni violence, ni famine, ni tempêtes, ni cours de bourse, ni fermeture

d'usines. Il n'y a plus que le ciel, la mer et les souvenirs. Par moment ils éprouvent du chagrin, des manques.

Le huitième jour, la lune est pleine, on la dit amicale aux insensés, aux naufragés. Elle fait rêver. Certains ont trouvé de vieux cordages, alors chacun se perfectionne dans l'art des nœuds. Cela semble facile et pourtant quel art, quelle science dans « le nœud chaise double avec son double » ou la simple épissure.

Chaque jour se poursuit ainsi. Passent les jours, passent les nuits. L'argent n'a plus aucune valeur, aucun d'entre eux n'a ouvert un porte-monnaie depuis l'arrivée sur La Belle Poule. Rien ne s'achète, rien ne se vend. Ils sont tous libres, tous égaux.

Le temps lui-même n'a plus de valeur, on peut le perdre, il s'écoule. Il se mesure au lever et au coucher du soleil, mais le vrai repère, c'est l'arrivée de la vedette apportant les repas.

Le vingtième jour, la vedette arrive de très bonne heure, sans panier repas, sans remèdes, sans bouteilles de vin. Le copain malade apparaît sur le pont. Il est guéri, en pleine forme. Ils sont hors de danger. Il est applaudi, traité comme un héros. Ils quittent La Belle Poule. Retour au Richelieu, reprise des cours, des manœuvres, des exercices.

Les élèves du Poste C ont tous été reçus dans les premiers au concours de sortie.

Par Michelle Jacob

La ville d'Aix en Provence est calme comme en semi sommeil.

Les passants se font rares et s'écartent les uns des autres,

Parfois on se regarde et on se sourit.

Les fontaines ont été vidées et se dessèchent au soleil

Les pigeons n'ont plus grand chose à picorer et les touristes ont déserté. Le côté positif est le calme, l'air est pur et les oiseaux chantent.

Dans un jardin de thé
Par Florence Manifacier

Dans un lointain souvenir, le thé fut notre première médecine.

Nous l'avons oublié.

Du poids de nos vies trop lourdes à porter, nous avons martelé le sol, sous le froid, la pluie, la grêle et le vent, nos pas n'ont été qu'une succession de tentatives pour se redresser face aux ténèbres.

À bout de forces, nous avons réemprunté le chemin des jardins de thé.

Panneau coulissant en papier de riz, tatamis, store de bambou clair, bol en terre entre nos mains, au plus fort des tempêtes, le thé est redevenu notre refuge.

S'asseoir, préparer un bol de thé matcha, le rituel qui nous permet de goûter la sensation d'être aimé de l'univers tout entier.

Derrière chaque bol se profile un jardin de thé ondulant comme une vague, des bourgeons printaniers brillants sous la rosée du matin, des femmes et leurs grands chapeaux de paille caressant délicatement la terre acide de leurs pas lents et doux, qui, dans une danse gracieuse cueillent les tendres feuilles et les bourgeons.

Ne rien retenir, ni passé, ni espoir, s'exercer à s'effacer devant un bol de thé, se libérer de la poussière du monde, ne faire qu'un avec la nature, appartenir à un ciel d'orage, à la brume du petit matin. De là naîtront le geste parfait, l'harmonie et la simplicité.

Couronne
Par Jean-Marie Meynet

J'ai chaud !

Bella, mon épouse, assise dans un profond fauteuil, me fait face. A-t-elle chaud ? Son regard est énigmatique.

Il fait chaud !

Dehors, la pluie raye les vitres et bat le pavé. La chaussée se couvre d'eau et les bouches d'égouts dégorge d'eaux troubles, un rat montre son museau, entre ses incisives il charrie un sac plastique chargé de vieux morceaux de viande.

J'ai chaud !

Chaque année on a l'impression d'un peu plus de chaleur, d'une atmosphère de plâtre. Un jour de pluie en plus, n'inquiète pas, huit jours d'affilés, après six mois de sécheresse, habitués nous demeurons stoïques. CHALEUR, HUMIDITÉ.

J'ai vraiment chaud !

Des perles de sueurs gouttent sur mon front. Il se couvre d'une pellicule d'humidité translucide. Confluence de l'humidité de la rue et humidité du corps.

Elle a chaud !

Bella passe une main sur son front, regarde ses doigts, sort un mouchoir de dentelle fine, s'éponge.

Elle a chaud, très chaud !

Elle se lève, traverse le salon, aisselles et aines mouillées de transpiration. Elle cache mal son inquiétude. Elle se dirige vers le fond de l'appartement, entre dans une chambre. Je la suis, nos yeux se croisent.

Il a chaud !

Je couvre d'une serviette le thorax de Xill. Je la retire. Xill notre garçon est fébrile. Tantôt il grelotte, se couvre de l'édredon de plumes de canards, tantôt il suffoque, repousse drap et couette. Je lui administre un paracétamol, seule médication disponible et conseillée. L'air peine à se glisser jusqu'aux poumons, Xill a du mal à déglutir. Mon garçon avale le comprimé. Il se met à tousser.

Nous avons chaud !

Appelle le médecin, dis-je. Bella, répond qu'elle a déjà tenté, mais la ligne téléphonique est saturée. Ma main chaude, brûlante est moite.

Je me saisis du combiné, compose à nouveau le numéro du centre médical du quartier, celui auquel nous sommes affectés. Pas le choix. La mairie de quartier nous y a assigné. Je patiente, attends qu'on décroche. Sonnerie interminable.

Bella transpire.

Je crie presque. J'ai chaud, trop chaud !

Bella utilise son téléphone mobile, attribué par la mairie, pour des appels bien circonscrits. Bella pense que cet objet moderne, peut générer un miracle. Un message gouvernemental, nous a alerté et donné les consignes de prudence. Le gouvernement connaît notre numéro de téléphone, c'est lui qui l'attribue, c'est lui qui conseille, c'est lui qui surveille.

Bella angoisse, tapote le clavier, fixe l'écran, il s'éclaire et affiche :

« En cas de difficulté pour joindre votre centre médical, si urgence extrême, connectez-vous au site www.urgence-urgence-fièvre-chaleur-toux »

La pluie cesse, pas la chaleur.

L'appartement baigne dans un air de hammam.

Chaleur des mains, toux grasse saccadée, corps inondé de transpiration. Je saisis le ordinateur et me connecte au site prescrit, message envoyé : « Xill, enfant de 10 ans est saisi de toux et de fièvre. Il respire avec de grandes difficultés. Il souffre. Il est dans la crainte. Xill se plaint de douleurs entêtantes. Ses mains sont inondées, son ventre est dur, ses poumons irrités, sa toux rauque, sa salive âcre. »

Réponse presque immédiate, comme automatique. Sans le drame que nous vivons nous pourrions nous féliciter de l'efficacité de l'électronique, « Enveloppez l'enfant dans une couverture chaude, laissez-le transpirer abondamment. Venez dans les meilleurs délais à l'hôpital dont vous dépendez. » Nous ne perdons pas un instant, nous descendons au sous-sol de l'immeuble, par les escaliers, nous ne devons pas croiser d'autres habitants. Nous suffoquons dans la fournaise extérieure, pénétrant le garage et qui s'est emmagasinée dans nos corps. Nous installons Xill sur la banquette arrière, je conduis, Bella, silencieuse, scrute la rue.

Chaleur, transpiration, angoisse !

Arrivé à l'hôpital une équipe se saisit de Xill, le conduit aux urgences. Nous sacrifions aux démarches administratives. Plus de deux cents personnes patientent. Un agent est chargé de nous rassurer, il affirme que de nombreux médecins ont été réquisitionnés. Tout a été mobilisé pour éviter des retombées politiques néfastes. Éviter les dérapages, aider les malades, protéger les dirigeants, de toutes critiques. Après la paperasse, je peux rejoindre mon fils.

Je me liquéfie. Bella et Xill sont couverts de fines gouttelettes, comme des perles de pluie.

Nous sommes enfin devant un médecin. Il nous jauge du regard, comme si nous devions nous reprocher d'être contaminé. Il observe : larmoiement, écoulement nasal épais, salive jaunâtre striée de filaments sanguinolents. En mesurant la fièvre –thermomètre électronique, oblige- il veut simplement confirmer son diagnostic, mais encore il ausculte, prélève les flux liquides et douteux.

Avec professionnalisme il respecte les gestes du protocole médical imposés en cas d'épidémie.

Le médecin fait signe à l'infirmier et aux brancardiers de nous conduire, SÉPAREMENT, dans des pièces closes, stérilisées, hermétiquement à l'abri de toute personne, à l'exception des contacts médicaux, eux-mêmes enfermés dans des combinaisons.

Il fait froid, dans mon corps !

Je suis séparé de Bella et Xill. Pour combien de temps ? Isolement, quelques jours, quelques semaines, quelques mois. Si les soignants le savent, ils se gardent de nous le dire. Xill pleure, Bella pleure, moi, je camoufle mon impuissance derrière un masque. Je fais signe de la main, courage, nous nous reverrons.

J'AIME LE CHAUD.

Ne vous fiez ni à ma forme, ni à ma couleur, quant aux noms Escherichia, Ebola, pneumocoque, coronavirus, vulgaire moustique, ce ne sont qu'inventions humaines, je suis un mutant sans nom, sans patrie fixe.

Je suis né au creux d'une aile de poulet, entre les soies d'un porcelet, dans les boucles de laine d'un mouton ou le crin d'un cheval.

Quel délice ! Je pousse dans la tiédeur de la peau animale. Mais je ne veux pas y demeurer.

Je voyage au chaud. Je ne connais aucune barrière, aucune frontière. Le voyageur me porte, s'il suspend son vol, je patiente, m'accroche. Si nécessaire je change de cavalier. Qu'importe le porteur. Je m'installe dans les chairs, navigue entre larmes et sueurs, j'aime les flux mais ne suce pas le sang. Ne vous méprenez pas je suis plus habile et plus subtil qu'un insecte.

Mon nid est d'abord animal. Ils sont nombreux sur les marchés, concentrés dans les élevages. Je me blottis entre plumes et poils. J'écoute le va et vient des passants, je suis patient. Je guette l'opportunité pour sauter d'une bestiole à une autre. C'est facile le troupeau est serré. Pigeons en cage, ailes écourtées, pas d'envol possible ! Chevaux ferrés, tenus au licol, pas de cavalcade ! Truies enfermées, nourries de farines de poissons, porcelets écartés, mamelles stériles ! Chèvres et moutons tenus courts aux piquets de l'enclot, pas de brindilles à portée de babines !

La rumeur enfle, des bruits s'insinuent dans les conversations, on dit qu'un geste malencontreux, ou un geste de méchanceté aurait laissé fuir un de mes congénères, heureux de cette liberté il aurait choisi d'infiltrer une multitude de vivants. Non, j'affirme être né au creux d'une aile d'un oiseau heurté par le pas d'un cheval, traîné dans la boue et enfin ingurgiter par un porc passant par là. Le pur hasard, mais une grande volonté de vivre m'habite.

J'aime la promiscuité. J'aime cette odeur sauvage, des animaux domestiques, enfermés, bestiaux et humains se tenant en laisse.

Je m'ébroue dans les méandres des animaux. Les humains croient mon habitat circonscrit aux chauves-souris. Qu'ils se détrompent. Je vais là où vous ne soupçonnez pas, je vais là où je ne suis pas seul, je vais là où le compagnonnage est multiple, je vais là où je débusque la fraternité des minuscules.

Je n'ai pas de projet, si je me sens déplacé, emporté, je me cale entre plumes et poils, je m'accroche. Je veux rester serré à mes congénères, collés. Mais surtout je veux être au plus près des êtres vivants, ces bizarres êtres dits humains. Car je sais le mal qu'ils font aux pigeons, entravant leurs pattes, blessant leurs ailes, car je suis la chauve-souris aveuglée, je suis le poulet bec coupé, le porc castré pour son gras, l'oie engraisée pour son foie, la chèvre et le mouton et la vache voués à la lactation intensive. Je me promets, alors, d'aller voguer chez les humains, les piquer un peu, les infecter beaucoup. C'est facile.

Je voyage sur le troupeau.

De la chauve-souris au pigeon, du pigeon au poulet le chemin est court. Dans le balancement de mon porteur je m'élance, m'échappe. J'atterri, surface plane, hérissée d'un duvet frisant la peau rosée. Je m'accroche aux minuscules aspérités, je me fraye un chemin, je m'insinue dans de microscopiques alvéoles. J'hume l'air chaud de la peau, je m'immisce et glisse dans le liquide tiède, sirupeux, rouge. J'ai chaud, je suis à mon aise.

Très vite je ne suis plus seul, d'autres congénères ont suivi le même chemin, point de nécessité de s'accoupler, nous nous aimons nous-mêmes et nous nous multiplions. Il faut faire vite, notre vie est courte. Seul je suis éphémère. À plusieurs notre trace est durable. Nous marquons le territoire et nous nous préparons aux plus fortes attaques.

J'ai chaud, je suffoque. Il est temps de faire place. Je meurs, un autre arrive.

L'histoire a commencé. Hasard et nécessité. Aujourd'hui une histoire d'une petite bête couronnée, hier celle d'un pneumocoque, aujourd'hui une légionellose rusée, demain un moustique tigré. Nos hôtes s'isolent, s'enferment, s'inoculent quelques chimies préventives. Chacun s'enferme à l'écart des autres bipèdes. Ils prétendent avoir la connaissance et la raison, mais ils sont livrés à l'instinct. Leur raison s'arrête à la frontière de l'intrusion d'un infiniment petit, de la peur.

J'ai chaud, plus chaud, encore plus chaud. Mon hôte est brûlant. Je goutte les délices de mes brefs instants. J'écoute avec plaisir la peur grandir au cœur de mon hôte.

Je suis éphémère. Chacun de nous individuellement, travaillons au devenir collectif. Je suis donc un mutant !

Je suis là maintenant, je serai là dans des millions d'années. Je suis le temps d'un cauchemar chez mon porteur-voyageur. Je suis la bête qui trace un itinéraire, un devenir. L'humain le sait, mais celui qui survit oublie vite. Cet oubli et cette prétention sont les chances, pour la survie collective.

À quelques temps de là...

Est-ce des signes prémonitoires dont il faut que je parle, ici ? Sans doute pas, ils ont été nombreux, mais moi comme la plupart des vivants (encore vivants) ne focalisant que sur le thermomètre, et les morts de canicule. Les plus audacieux, bougeaient un peu leur vie, ils se disaient amis des bestiaux et regardaient de travers les élevages intensifs, sans rechigner à une côte de bœuf ou de veau, prélevée chez un animal choyé dans un pré et nourri à l'herbe grasse et aux grains de bonne tenue. Passons. Des indices dans des pays lointains de nos soucis auraient pu nous alerter, beaucoup d'enfants mourraient de maladies qu'on aurait pu éviter ou soigner, mais c'était loin, trop loin pour penser qu'un jour nous pourrions être touchés. Passons.

Le destin n'a pas voulu de Xill et Bella, après plusieurs jours d'isolement total et grâce à une médication aussi inattendue que bizarre - à ce qu'on disait un mélange de poudre de badiane, de quelques fleurs d'origan des bois, et une variante d'un anti-diarrhéique, plus quelques poudres non avouées, peut-être des herbes qui font oublier le mauvais sort-, mon fils et mon épouse sortirent de la phase respiratoire artificielle. Moi-même ayant été déclaré positif, asymptomatique, je n'avais pas été isolé et avait pu rapidement regagner mon domicile, soumis à une désinfection totale par les

services officiels. Donc nous nous retrouvâmes à la maison, mais confiné ; une nouvelle organisation de la vie prenait forme.

Les oracles prédisent que la vie, biologique, sera sûrement soumise à des thérapies préventives obligatoires, sociale moins « charnelle », économique et commerciale plus virtuelle, comme l'est déjà la monnaie. C'est elle qui donne le la, dès maintenant et plus que dans les temps qui ont précédé l'épidémie, la monnaie virtuelle s'impose, au nom de l'hygiène, mais aussi du contrôle des flux. Le ministère de la consommation regarde de près une nouvelle organisation qui éviterait les déplacements des usagers, le système de commande à distance doit être privilégié de même que celui des livraisons. Il faut administrer tout cela, quitte à obliger des petits producteurs à se regrouper et à vendre aux trusts de la distribution, ainsi plus de marchés trop informels et présentant trop de promiscuité, physique mais aussi sociale. Les banques centrales et les ministères des économies et des travaux entament une réflexion sur l'attribution d'un revenu, qui assurerait une certaine stabilité aux flux économiques. Passons.

Les « informateurs » nous délivrent chaque jour leur lot de bonnes consignes, relayant les injonctions du pouvoir, qui ne se prive pas de nous envoyer des messages sur nos téléphones mobiles, aujourd'hui pour nous inviter à la prudence, demain à la raison. Mais que savons-nous au final de ce bon virus, de la lutte organisée contre lui, si ce n'est ce que nous en disent les experts, auto-désignés. À ce propos.

Les élections dans les communes ont été momentanément suspendues, à la faveur de ce choix, des nouvelles règles sont en discussion. Au nom de l'affection des citoyens portée à leurs maires, au nom de la proximité des citoyens avec les édiles, au nom de la réduction des distances et des mobilités pour l'efficacité, la composition des conseils devrait être modifiée. Ils comprendront obligatoirement un collège d'experts médicaux et commerciaux. Les premiers auront en charge l'organisation hygiénique de la prévention et en particulier à l'acceptation –y compris par contrainte- des médicaments antivirales, mais également l'établissement de carnets de santé, dont les citoyens devront se munir lors de leurs déplacements ; les seconds auront en charge d'organiser le commerce des villes afin que celui-ci réduise au maximum les déplacements. Dans une première phase, ces experts cibleront les personnes âgées, ceux à risque, ne serait-ce parce qu'ils ont connu les temps anciens, où une trop grande liberté a causé les désordres que l'on connaît. Toutefois pour conserver une apparence démocratique, un deuxième collège sera constitué de citoyens tirés au sort, sur des échantillons constitués selon l'âge mais aussi la santé. Toute politique devra se mesurer aux actions et aux résultats en matière de santé, en tout cas jusqu'à un certain âge décent -75/85 ans la fourchette donne lieu à d'âpres discussions en particulier au Sénat constitué d'élus bien mûrs- où on admettra que la mort est un soulagement pour les citoyens et encore plus pour la société. Passons.

Les oracles n'ont pas tout dit, car ils ne peuvent pas tout prévoir. J'ai donc ramené mon fils Xill, mon épouse Bella à notre domicile. Ils sont étonnants, traversant des périodes d'abattement soudain remplacées par des moments d'euphorie. Je les observe, mais ils ne livrent pas le secret de leur comportement. Le centre médical auquel nous sommes affiliés obligatoirement, ne répond pas directement à mes interrogations. Ils laissent croire que la période de forte fièvre les a un peu déboussolés, mais que tout reviendra à la normale, dès qu'ils cesseront de prendre les médicaments prescrits par l'hôpital, la médication a été allégée, majoritairement elle n'est plus composée que d'une herbe, garantie seulement apaisante, sans autre effet. La télévision et les médias électroniques le répètent plusieurs fois par jour, nous ne pouvons que les croire. Croyons et passons.

Ce matin, sur mon communicant électronique, un message apparaît immédiatement. C'est un message, local, il vient de la mairie, il nous indique les dates des prochaines élections –chaque maire peut décider maintenant de la période de renouvellement du conseil- ; ce sera dans six mois, la situation sanitaire et commerciale n'est pas assez stabilisée, et les troubles antérieurs à l'épidémie sont encore trop présents, donc il faut patienter. Pour éviter trop de mécontentements, dix experts et dix citoyens seront rapidement tirés au sort, en attendant le vote. Les experts se chamaillent déjà pour se présenter comme les meilleurs garants du bien être des citoyens, ils promettent de veiller à l'accès de tous à une plateforme de livraison des denrées de base, la liste a été soigneusement réfléchie par un collège de consommateurs, triés selon leur santé morale et leur conscience de la

bonne marche de l'économie, et surtout à l'accès aux médicaments de base pour une santé sans microbe, c'est le message récurrent des autorités. Passons.
L'avenir est devant nous, alors pourquoi s'inquiéter ?

Utopia project

par Antoine Nancy

Thomas More a imaginé le concept d'Utopie, cette île imaginaire et parfaitement pérenne, régie par l'humanisme et la justesse qui pourrait peut-être bel et bien exister si on s'en donnait vraiment la peine. D'ailleurs, des alternatives basées sur ces idées fleurissent un peu partout de nos jours pour faire face aux multiples crises et secousses qui agitent gravement le monde contemporain.

Les utopies "réalistes" semblent être les seuls projets vivifiants pour sortir de cette zone difficile où nous nous trouvons actuellement.

L'utopie est un mot qui a un peu perdu pour nous sa force évocatrice car tellement d'idées utopiques ont été imaginées ou réalisées.

C'est un mot qui a presque disparu malgré lui.

Pourtant sous la cendre, ses braises sont toujours rougeoyantes comme l'espoir et les rêves, c'est à chacun de courir après sa dimension immense "pour ne pas la perdre de vue" comme dirait Oscar Wilde et faire toujours sens.

"Utopia" ne saute pas aux yeux, c'est une île perdue, mais elle distille toujours son doux secret à qui sait chercher au cœur des choses...

Cette société idéale, ce lieu précieux est sûrement au fond notre vœu le plus intime.

Ma terre
Par Giuseppina Nardo

"Ho sognato di Firenze e di Roma,
Ho sognato di andare per strade, di riempir gli occhi di meraviglia e bellezza...
Ho sentito l'arte ed il prodigio dell'uomo invadere dentro, rapendo lo sguardo e lo spirito.
Ho marciato su passi e passi di storia, la nostra...e l'ho sentita andare e venire, come un fiume al mare, come le nostre vene.
Ho sognato di magnificenze per il corpo, di banchetti che cantano e ridono in un afflato di umanità e calore.
Ho sognato quello che desidero, ho sognato quello che sono...la mia terra.
Ho sognato di me, ho sognato dell'Italia."

"J'ai rêvé de Florence et de Rome,
J'ai rêvé de descendre dans la rue, de remplir mes yeux d'émerveillement et de beauté...
J'ai ressenti l'art et le prodige de l'homme envahir l'intérieur, capturant le regard et l'esprit.
J'ai marché sur des marches et des marches de l'Histoire, la nôtre... et je l'ai entendu aller et venir, comme un fleuve qui avance vers la mer, comme nos veines.
J'ai rêvé de magnificences pour le corps, de banquets qui chantent et rient dans une inspiration d'humanité et de chaleur.
J'ai rêvé ce que je veux, j'ai rêvé ce que je suis... ma terre.
J'ai rêvé de moi, j'ai rêvé de l'Italie. »

Extrait du Dictionnaire des Utopies

Par Tiphanie Nicola

Pour qu'il n'y en ait pas qu'une seule on mets un « S » à utopie

-Amélioration : Ensemble de décisions prises lors d'une période propice à la réflexion et à l'introspection *Expl le confinement « Une fois tous confinés, on ne peut que s'améliorer ! »*

-Chimère : Animal dont on ne sait dans quels rayons trouver son alimentation

-Espoir : Personnage de la mythologie grecque, coincé dans l'amphore de Pandore, mais qui a trouvé une porte de sortie...

Latin Espéranto

-Imagination : Il faut un peu d'imagination pour créer des utopies

-Humanisme : Et beaucoup d'humanisme

Pour des soucis d'organisation dans son texte l'auteure a classé la lettre H après la lettre I, ce qui pour toutes personnes travaillant dans une bibliothèque est une hérésie !

-Liberté : Devise utilisable par tous, en tous lieux, en tous pays
A ne pas confondre avec monnaie, prix, valeurs

-Monde : Vaste étendue de terre et de mer, un peu comme une île à peupler
Syn. location temporaire

-Projets :

Janvier-« En réunion on va parler du nouveau projet d'équipe »

Février-« Quels sont tes projets pour ce week-end ? »

Mars-« En cette période de pandémie, je vais finalement revoir tous mes projets ! »

La notion de projet est relative au contexte

-Rêve : Le soir à la tombée de la nuit je rêve
Voir aussi Martin Luther King

-Solidarité : Projet à affiner pour le mois d'avril et les suivants

-Utilité : A égale distance de l'utopie et de la liberté

Poème
Par Hugo Payan

Parfois le présent prend la mesure
de qui je vais et veux être
La lumière s'intensifie alors
J'ai vu à son contact mon corps
Et toutes les couleurs changer.
Je ne crois pas que l'avenir puisse appartenir
à qui que ce soit
Mais il m'appartient de le recevoir au soir de sa nuit,
le sourire aux lèvres,
comme de capter son premier soleil
les épaules redressées,
chape de plomb de lumière d'église
débarrassée de ses hommes
Et qui brûle soudain –
nouvelle forge –
sur ma rétine
Indiquant la terre où il fait jour et nuit le jour
J'y découperai un carré
Symétrique du ciel
Nourri et soigné de ses souterrains,
Jusqu'à ce qu'il gonfle, dore
Et devienne comme un coffre-fort
L'abri des métaux les plus purs :
La solitude évidemment,
mais je veux dire : en elle, devenir
invulnérable.
Toucher l'univers lointain
en se repliant simplement
dans cette masse de couleurs en pure perte ;
Saisir dans le calme le plus profond
le gouffre le plus profond
Creusé sur les même distances qui nous séparent
Et rendent déchirant d'émotions
Le moindre de nos gestes.

Demain nous germerons

Par Adam Perretta

Je m'éveille, comme d'un très long sommeil. L'infini d'une nuit qui dure, depuis si longtemps. Personne ne sait dire quand tout a commencé. Peut-être que cela a toujours été. Cette même pellicule qui défile dans ma mémoire et dans celle des hommes, depuis qu'il en est. Reposé comme jamais auparavant. Comme si je ne l'avais jamais été avant ce matin. Je descends de ma mezzanine refuge. Mon abri sous les poutres. Mes pieds nus sur le bois des marches. Le sol de jonc, rêche, brut. L'absence de bruit au dehors me saisit. L'air est frappé de silence. Densément. Tout semble calme, stoppé. Comme lorsque la neige tombe et qu'elle fige les choses. Une sensation étrange, de premier matin du monde.

Interrupteur. Une lueur chaude dans la cuisine. Feutrer le matin, cet instant. Rincer la cafetière sous le jet d'eau glacée. Le son sourd de l'évier métallique. Le marc de café sur les doigts. Le métal froid. Les sifflements crachotés, quand l'eau bout et que monte la lave. Le liquide brûlant versé dans le bol, mes mains autour, mon visage penché dans le reflet noir. Je me lève. J'écarte les rideaux. Les anneaux coulisent et sifflent. J'enclenche le rideau roulant qui s'ébranle dans son coffre. La lumière me renverse, elle me noue la gorge d'un uppercut cinglant. J'ouvre la baie. Je sors et j'entre dehors, dans une aube radieuse. Les conversations d'oiseaux occupent tout l'espace. Aucun son pour les contenir. Je plisse les yeux, j'enfle mes poumons, je frissonne.

Mon jardin est une énigme. Le désaccord des teintes. Cette laideur par endroits que ma vision habituellement englobe, survole. Ces barrières de bois élevées en palissades qui le ceignent. Dans quel lointain passé les ai-je posées et pour quelles raisons ? Brumes de pensée, dont m'exfiltrent mes jeunes voisins. Ils me saluent d'un au-delà, de l'autre côté du mur. Comment allez-vous ce matin ?

Avez-vous bien dormi ? Oui, une nuit longue comme un océan. J'en suis encore tout revêtu. Voudriez-vous que nous retirions cette palissade entre nous ? Ne pas nous voir, nous parler, n'est-ce pas absurde ? C'est ainsi que je m'éveille au printemps et me découvre là, un autre moi-même.

Retirer les panneaux qui séparent nos jardins nous prend quelque chose comme deux heures. Nous sommes animés d'une joie intense. Une pulsation intérieure qui nous fait rire et nous donne envie de chanter. Je me découvre gai, complice, taquin. Le plaisir de leur parler ainsi, soudain sans mur, me grise. Vu de l'intérieur, l'horizon s'est élargi du double. Et c'est déjà un vertige en soi. Ce n'est pas qu'une simple enceinte de bois. Ce sont tous les murs du monde qui se sont abattus. Et ceux qui cloisonnaient et barraient mon esprit qui sont tombés avec.

Dedans, un même retournement s'opère. Ma vue s'arrête sur des espaces en jachère depuis quelques jours ou quelques semaines. Un amas de choses, d'objets, obstruant mon regard nouveau. Un chantier s'ouvre, béant. La radio d'abord. Je l'allume toujours avec ferveur, comme un fidèle se rend à la prière.

Les nouvelles du matin me sidèrent. Plusieurs animateurs se succèdent et égrènent des phrases irréelles qui s'entrechoquent, voilant mon regard. Et peu à peu, mots après mots accèdent à ma conscience incrédule. Un torrent d'émotions me submerge. Rupture tout aussi brutale que soudaine de barrages longtemps enfouis. Où avait pu se dissimuler ce trop-plein qui se déverse là, pour que je n'en sache rien ?

Ce qu'ils disent. Le gouvernement va prochainement et très solennellement s'auto dissoudre. Dès à présent et comme toute première mesure, il ouvre les frontières du pays. Il n'y a plus de douane, de barrière, de pays d'ailleurs ou de nation. Tout le monde peut librement aller et venir. Nos voisins en font de même. Nous sommes les bienvenus. Nous les accueillerons avec joie.

Un ministère du grand changement est créé. Il va gérer, si tant est que cela soit nécessaire, les grandes lignes de la transition, le grand saut. Ils disent aussi que la bourse va fermer dans les prochains jours.

Les traders et les employés récupèrent leurs affaires personnelles, ils éteignent peu à peu les écrans, avec entrain précise-t-on. Un hacker dans la nuit a graffé électroniquement le grand tableau central. Il reste figé dans une représentation enfantine. Des émoticônes ont remplacé les taux et les chiffres qui punctuaient les valeurs. La monnaie réelle ou virtuelle, l'argent ne sont plus rien. Il n'y a plus de libre-

échange, il n'y a plus d'échange.

Ce qu'ils disent encore à la radio. Le ministère des armées et de la défense se penche sur un recensement des gigatonnes de matériels qui ont été conçus et amassés pour détruire et tuer, chars, blindés, missiles air-air, air-sol, sol-air, roquettes, mines antipersonnel, torpilles, têtes nucléaires. Navires de guerre, porte-avions, corvettes, sous-marins nucléaires de nouvelle génération, armes conventionnelles, fusils mitrailleurs, drones armés. Il déclare à effet immédiat et irréversible le démembrement du complexe militaro industriel et invite tout un chacun à venir participer à cette tâche enthousiasmante. Les militaires s'en sont allés retrouver leurs familles et serrer leurs enfants dans leurs bras. Ceux qui sont rentrés des zones de front, Syrie, Mali, Afghanistan, Lybie, Yémen, Irak. Ceux qui quittent les casernes grises, les entrepôts de munition, les silos de missiles nucléaires. Ceux qui s'étaient pliés, s'étaient résolus à la nécessité de nous défendre de nous-mêmes, et de nos proches semblables.

Le travail comme valeur monnayable est aboli. Désormais chacun consacre son activité à son épanouissement, à une œuvre personnelle, collective, suivant sa sensibilité. Les notions de métiers, professions, catégories socioprofessionnelles, statuts sociaux, classes, castes, hiérarchie, pouvoir, professeur, élève sont déclarées dépassées. Elles ne conserveront plus qu'une utilité historique. Une mémoire collective. Lorsqu'il faudra tenter d'expliquer à nos enfants curieux les concepts qui soutenaient le monde d'avant.

On annonce une grande convention. Une grande fête plus qu'une convention, des étendards blancs en bannière commune. Sans domiciles fixes, migrants, réfugiés, zonards, marginaux, personnes atteintes de divers handicap, prisonniers, travailleurs précaires, personnes isolées, gens du voyage, partis politiques, syndicats patronaux et salariaux, médias, police, gendarmerie, militaires, pompiers professionnels et volontaires, SAMU sanitaires et sociaux, associations caritatives et solidaires, collectif d'artistes, activistes écolos, groupuscules armés, factions terroristes, milices fascistes, arnacho révolutionnaires, gauchos zadistes, néo zapatistes, citoyens de tout horizon, de toute confession,... sont appelés à se rassembler pour inventer.

Des nouvelles d'ailleurs lointains concluent le journal du matin. L'ONU se consacre désormais exclusivement au rééquilibrage des ressources planétaires. L'eau et la nourriture en premier lieu, puis les médicaments et les soins. Une priorité. Acheminer ce qui déborde en certains endroits et qui a été gaspillé jusqu'à présent, là où cruellement cela manque. Des humains de tous pays et de toutes nationalités sont appelés à venir gonfler les rangs des volontaires.

J'éteins la radio, groggy. Je m'assois, chancelant. J'ai pleuré tout ce temps. Je pleure une heure durant encore. Puis je me lève. Une énergie sauvage, puissante me redresse. Les eaux d'un barrage qui m'emportent impatient vers le jour nouveau.

Il n'est pas un jour, depuis des jours, des années, sans que je n'ai été au bord des larmes, soudain, en entendant la radio diffuser qu'une personne, un collectif, une association, un groupe plus ou moins informel, a eu face à une injustice, une souffrance, tel geste de solidarité, telle initiative de bonté, de don de soi, de protection, de défense, de recherche d'entente, d'apaisement d'un conflit. Militant de la paix, des droits de l'homme, militant de la fraternité, de la non-violence, du respect des diversités, de l'accueil de l'étranger, de l'ouverture à la différence.

Je ne saurais expliquer cette faille, cette ouverture par laquelle le monde me touche intimement, me remue et fait fondre en moi la glace dont on recouvre les choses, pour ne plus qu'elles nous atteignent et nous blessent. Cela m'a submergé dès l'enfance. La lecture d'Exodus, du journal d'Anne Franck, de Germinal, le Dormeur du val et tant d'autres. Adolescent, au cinéma. Voyage au bout de l'enfer, Birdy, the Wall, Voyage au-dessus d'un nid de coucou. Etudiant, regard brouillé sur Vaulx en Velin quand la cité brûle. Paris, esplanade des Invalides, un 5 décembre 1986. La course pour échapper aux voltigeurs, la nuit à errer la peur au ventre jusqu'à l'ouverture de la gare. Des lendemains qui ne chanteront pas, une main coupée, un destin brisé. Novembre 1989, quand sous mes yeux stupéfaits tombe le mur et que Mstislav Rostropovitch assis sur une chaise devant un pan de ce mur joue du violoncelle.

Aujourd'hui, chaque jour, plus que jamais. Que ces larmes rejoignent et se mêlent à toutes celles que vous versez quand vous aussi, vous vous branchez spontanément sur cette fréquence en nous qui

résonne, enfouie, et qui nous unit, humains désespérés, avides de fraternité. Puissent-elles nous emporter ensemble vers ce demain. Aujourd'hui, plus que jamais.

Éloge de la flânerie

Aux femmes des jours d'après

Par Gaëlle Planchenault

Faisons un songe.
Rêvons des jours d'après,
des femmes de demain,
sortant de leur foyer,
libres d'aller... enfin.

Partant le cœur léger,
sans peur d'être importunée, harcelée, contrôlée.

Partant le nez au vent sans destination ni quête,
sans course à accomplir, personne à recueillir,
sans autre souhait qu'aller

Dans ce monde où elles marchent librement,
(non pas celui d'hier
où la frénésie a laissé place à l'immobilisme),

l'esprit affranchi d'une logistique moderne,
elles cessent de compter leurs pas.
Elles ne comparent plus les itinéraires ni ne chronomètrent leurs trajets.
Elles n'enregistrent pas les dépenses.

Allant par les ruelles, allant par les sentiers,
cheminant au creux des vallées, sur les crêtes des montagnes.
non pas pour découvrir ni conquérir,
mais pour laisser le temps s'inscrire dans le mouvement des jambes.

Aucun flutiste guidant leurs pas
sur leur visage la brise d'un monde qui n'est pas encore
le respirant tout entier dans des poumons libérés

Si cette Utopie n'est en aucun lieu,
ce monde de demain s'inscrira dans les lieux
qu'elles parcourront, vivantes, de la force de leurs pieds.

Mon Utopie
Par Frédéric Poussard

Ô ma belle Utopie
Toupie or not toupie ?
Telle était la question
Ô ma prédilection,
Pardonne mon hébétude,
Je suis en assuétude,
Ô ma passion secrète,
Reçois cette blquette,
Deviens réalité,
Intense féminité,
Ma sublime déesse,
Rendons-nous à la messe
Dans un esprit puéril
Comme un poisson d'avril...

Utopie

Par Nathalie Roque

Aujourd'hui on en rit
On se dit
C'est une utopie

Et pourtant
Sans évoquer le temps
D'Antan

Nous devons continuer
Espérer, Aimer
Pour mieux discerner

Ce qui demain
Fera de nous des êtres humains

L'argent, la compétition
L'amour, la compassion

Le consumérisme, le capitalisme
La volonté, l'humilité

Le chacun pour soi
Le culte de la Joie

Et oui
C'est aujourd'hui
Qu'il faut transcender l'utopie

Et comme tous ces petits :
Soignants, caissiers, postiers...
S'engager sans discontinuer

Pour que le monde du futur
Soit une belle Aventure !

Île du Levant
Par Isabelle Salemmé

Il est de ces lieux lointains mérités, par leur primitive beauté, que tu ne peux aborder sans un nécessaire respect.

Questionne toi de savoir ce que tu viens y déposer, par ta présence, quel qu'en soit la durée.

Ton passage dans ces espaces aussi préservés est de se demander ce que l'on peut prendre et ce qu'on doit laisser.

Ami voyageur d'un séjour, hume, scrute, écoute et caresse ce que cette nature t'amène sur ton chemin.

Ton talent sera de n'en laisser aucune trace néfaste de ton passage.

Juste tu te seras accordé une touche de sensualité que ton corps tout entier aura pu savourer.

En quittant cette insularité, tu pourras te retourner pour t'assurer de sa pérennité.

Avec un peu de chance et de volonté, tu pourras la retrouver pour à nouveau la savourer.

Ce sera comme fermer la porte d'une maison familiale de vacances que chaque année tu espéreras à nouveau pouvoir entrebâiller.

Le corona
Par Alain Serve

Le corona ne pass'ra pas !

Ordre et discipline !

Serinent, sur les écrans, les speakerines :

Plus de lèche-vitrine !

On se confîne !

Pus d'école, pus d'cantine ?

Aussi sec, la douce angevine, Alexandrine,

Frotte, lave et décontamine.

Venez ! Copains, copines !

Pas plus de dix, bien sûr ! Venez voisine !

Le corona, je l'élimine !

Je fais pipi dessus. Je l'extermine !

Et vlan ! Cacade et chaude urine.

Et pschitt, pschitt ! Jet de nitroglycérine,

Soin des angines de poitrine.

Venez, cousins, cousines,

Oùir le corona qui couine !

Le corona ne pass'ra pas !

Ordre et discipline !

Serinent, sur les écrans, les speakerines :

Plus de lèche-vitrine !

On se confîne !

Pus d'école, pus d'cantine ?

Aussi sec, Bécassine, la coquine,

Se lave les menottes au savon glycérine,

Et file se cacher dans l'arrière cuisine ;

S'empiffre, sous l'oeil amusé de Mélusine,

De méga galettes et tartines,

Fourrées de langoustine, mousseline,

Ballottine d'oie, gélatine,

Petits sablés de grand-mère Saint Micheline,

Far, crêpes et nougatines,

Et une bolée de bénédictine !

Pas le corona qui la turlupine !

Le corona ne pass'ra pas !

Ordre et discipline !

Serinent, sur les écrans, les speakerines :

Plus de lèche-vitrine !

On se confîne !

Pus d'école, pus d'cantine ?

Amandine, Coline,

Et leur frangine, Joséphine,
L'ainée, la cadette et la benjamine,
Toutes les trois, reines de la combine,
Feignant, chafouines, l'angine ou la scarlatine,
Se languissent que maman vienne, et les câline,
Les bourre et bourre, et ratatam, d'aspirine ;
Que papa vienne, avec les bonbons-vitamines.
Miam, miam, les câlins, nectarines et clémentines !
Le corona qui enquiquine,
Fait une drôle de trombine !

Tous les jours, les savants en médecines,
Laborantins, laborantines,
Les chargés d'officine,
Périgourdins, périgourdines,
Poitevins, poitevines,
Alpins, alpines ou transalpines,

Éliminent, piétinent, et ratatinent,
Assassinent, à grands flots de chloroquine,
Nivaquine, ou autres substances en « ...quine » ou « ...ine »,
Ces coronas qui nous bassinent
À vouloir nous squatter l'hémoglobine.

Corona, grise mine, l'humeur chagrine,
Broie du noir et rumine. Il a le spleen.
Et, petit à petit, met la sourdine.
Peu à peu, il décline et se débine.

Corona, virus ! À la guillotine !
Et tous les soirs, de l'Argentine aux Philippines,
En passant par les îles Grenadines,
Et celles de la mer de Chine,
À EGINE, et UGINE,
À 20 heures, les balcons s'illuminent.

À 20 heures, tintent les cloches cristallines.
Le monde applaudit, siffle, crie et tambourine ;
Les vaches, à la lune, dansent sur les collines,
Aux accords clairs de leurs clarines.

Merci Augustin ! Merci Augustine !
Merci, Martin, Martine, et Colombine,
Et, merci, Valentin et Valentine !

À Bagneux, papaDid et mamanMa turbinent,
Pendant que Taï et Til, dessinent, bouquinent, in,
Ou, out, au jardin jardinent.
En chantant des comptines,
Til et Taï, taillent, sarclent, piochent et binent,
Puis, sautent et cabriolent sur le trampoline.

À Nice, où le soleil domine,
Papel', clopant, gratte sa sarrasine.
Bri', sur son ordi, courbe et s'esquinte l'échine.
Pour Ant', c'est manettes, écrans et machines,
Et pour Lé', bonds et sauts périlleux sur le green.

À Flers, dans son fauteuil chargé de magazines,
Mamlr', au sudoku, déjoue pièges et combines.
Et papiRaym, c'est la routine,
Se fait la malle, en gabardine.

Corona cucul la praline !

Vivement, la canine ! Heu... la cantine !
